

Le contrôleur évalua le quai d'un regard habitué. Plusieurs bagages étaient encore présents, des valises déposés aux pieds de voyageurs occupés à des grandes embrassades éplorées, d'autres attendant que des porteurs les amènent dans les cabines de leurs propriétaires. Le contrôleur ne s'en étonna pas, le départ ne devant être donné que quinze minutes plus tard. Il fut surpris tout de même en découvrant, un peu plus loin sur le quai, un grand charriot rempli de malles usagées, empilées les unes sur les autres, semblant crouler sous leur poids. Il se demanda à qui pouvait bien appartenir un pareil équipage mais se rappela tout à coup que son subordonné l'avait averti que des jeunes mariés venaient d'arriver avec, d'après ses dires, des bagages pour tout un régiment. Le contrôleur ébaucha un sourire en se disant que son homme n'avait pas tout-à-fait tort puis fit signe à un porteur désœuvré de venir récupérer les bagages et de les déposer dans la cabine des deux amoureux. Puis le temps passant, il s'assura que tous les voyageurs étaient bien montés à bord et, quand le sifflet indiqua le départ imminent, intégra lui aussi le train. Il sentit les roues se mettre à bouger doucement, signifiant le début d'une nouvelle aventure : Londres Istanbul en soixante-douze heures, à bord du train le plus prestigieux : l'Orient-Express. Comme à chaque fois, il se congratula de sa chance de travailler dans de si belles conditions, puis partit s'assurer que tous les voyageurs étaient bien installés. Un de ses subordonnés lui indiqua que les valises du jeune couple avaient été déposées, à leur demande, dans la cabine de leur domestique, un homme, qui, d'après ses dires, n'était pas très net. Quand le contrôleur lui demanda des précisions, il déclara que l'homme avait le regard fuyant et qu'il n'était pas rasé. Le contrôleur leva les yeux au ciel, exaspéré par les jugements de son subalterne puis partit poursuivre sa tournée, un sourire respectueux aux lèvres.

Quand il frappa à la cabine du jeune couple, la porte s'ouvrit rapidement et un homme lui demanda ce qu'il désirait. Il était grand, beau, habillé avec goût mais le contrôleur s'étonna de ne pas lui trouver la classe des personnes de son rang. L'homme portait une chevalière en or peu seyante à son doigt qui dénotait avec ses habits raffinés mais qui, étonnamment, convenait parfaitement à sa personnalité. Sa femme vint le rejoindre et se mit à se lover contre lui. Elle était jolie, habillée avec élégance et avait sur elle, un air d'importance, légèrement méprisant, que l'on dénote régulièrement chez les grands aristocrates. Le contrôleur s'étonna que le mari n'ait pas lui aussi cet air de distinction mais se dit que la jeune femme s'était certainement mariée avec un homme de milieu inférieur au sien, peut-être même contre l'avis de sa famille, et que, dans cette affaire-là, c'était l'amour qui avait été le plus fort. Car ces deux jeunes gens s'aimaient, il n'y avait pas de doute. La jeune

femme se serrait dans les bras de son mari tandis que ce dernier la couvait du regard et l'embrassait tendrement sur les cheveux. Les deux jeunes gens irradiaient d'un bonheur sans nuage et ne s'en cachaient pas. Le contrôleur les quitta, après avoir reçu un généreux pourboire et repartit continuer sa mission, tout en murmurant : « Ah ! L'amour ! »

Le voyage se passa sans difficulté : les voyageurs prirent le ferry pour la traversée entre Douvres et Calais et réintégrèrent un train pour poursuivre leur périple. Le jeune couple semblait toujours aussi amoureux, ne faisant leur apparition que pour prendre leur repas au wagon-restaurant. Ils passaient tout leur temps, à se regarder dans les yeux et à converser, sans prêter attention au monde qui les entourait.

Le domestique, chez qui le contrôleur n'avait rien trouvé d'anormal, se rendait régulièrement dans la cabine de ses employeurs, le plus souvent un bagage à la main, et y restait quelques minutes, le temps certainement de recevoir ses instructions. Il en ressortait à chaque fois avec un air déterminé et allait retrouver immédiatement sa couchette. Il ne cherchait pas à se lier avec les autres passagers et se faisait même livrer ses repas dans sa cabine. « Encore un ours ! » se disait le contrôleur sans chercher à y voir plus loin.

Et le voyage se poursuivait. Le train passa les frontières de la Suisse, l'Autriche et la Yougoslavie. A chaque fois, les passeports furent montrés, sans aucune anicroche. Le contrôleur était satisfait de voir que tout se passait bien et qu'aucun retard n'était pris.

Un jour, alors qu'on arrivait à la frontière avec la Bulgarie, un de ses subalternes vint le trouver, en lui demandant un entretien. Les deux hommes s'installèrent dans la partie réservée au personnel puis l'employé raconta ce qu'il avait vu. Sans le vouloir, il était rentré dans la cabine du domestique et l'avait surpris en train de fureter dans un des bagages de ses patrons, ouvert en grand devant lui. L'homme lui tournait le dos et semblait intéressé par ce que le bagage contenait. L'employé avait été si surpris qu'il avait refermé immédiatement la porte et réintégré sa cabine. Il avait attendu plusieurs minutes avant d'oser en ressortir et était venu directement faire son rapport au contrôleur. Ce dernier le remercia pour ce qu'il avait fait et le rassura en lui disant qu'il prenait les choses en main.

Une fois retrouvé seul, le contrôleur réfléchit à ce qu'il venait d'apprendre. L'homme pris en faute était-il vraiment un domestique ou s'était-il fait embaucher dans le but de voler ses patrons ? Il est vrai qu'il n'était guère avenant, avec son nez de travers et sa petite taille. Mais tous les domestiques n'étaient pas des apollons et si l'on devait avoir gagné un

concours de beauté pour se faire employer, la profession risquait de manquer de main d'œuvre. Mais bon, l'homme avait fouillé dans des affaires qui ne lui appartenaient pas et lui, le contrôleur, devait faire quelque chose. Mais comment procéder ? Devait-il avertir le jeune couple ? Non, il ne voulait pas les inquiéter et, de plus, il n'était pas sûr qu'il n'y ait pas une explication. Non, ce qu'il allait faire était plus simple. Il allait attendre l'arrêt à la frontière et parler discrètement à la police du pays. Eux, sauraient le conseiller. Soulagé d'avoir trouvé une solution, il se mit à réfléchir à ce qu'il allait dire et fit même un rapport pour ne rien oublier.

Quand le train s'arrêta à la frontière, il descendit en premier et, son rapport à la main, se dirigea vers le poste de sécurité. Il se présenta et demanda à parler avec un des responsables. Dès qu'un policier haut gradé se présenta à lui, il indiqua qu'il avait des informations sur un individu suspect, qui était employé comme domestique par un couple de jeunes aristocrates. Il expliqua que l'homme avait eu un comportement bizarre et qu'il souhaitait s'assurer qu'il était bien ce qu'il disait être. Dans le but d'aider les autorités, il indiqua le nom de la personne ainsi que ses signes distinctifs : nez de travers, taille relativement petite, air fuyant et, surtout, manque de distinction pour un domestique de personnes bien nées. Il fut décidé que la police transmettrait un rapport détaillé à Londres et que le résultat des recherches serait envoyé à Sofia, capitale bulgare, où l'Orient-Express était prévu de faire une halte. Soulagé, le contrôleur remercia le policier et réintégra le train, la conscience au repos.

Quand le train arriva à Sofia, le contrôleur descendit sur le quai, ne sachant pas trop à qui s'adresser. A son soulagement, un policier se dirigea vers lui et, après s'être assuré qu'il était bien la personne qu'il cherchait, lui fit son rapport. L'homme dont le signalement avait été envoyé à Londres était bien recherché par la police. Il avait commis un certain nombre de méfaits et avait souvent été vu en compagnie d'un autre homme, plus grand, mince, bel homme et portant une chevalière en or au doigt. Très surpris, le contrôleur indiqua que le signalement correspondait à un jeune marié, employeur du malfrat. Le policier fit un signe à deux agents en uniforme et tous trois montèrent à bord du train, suivis du contrôleur. Les deux agents furent chargés d'aller fouiller la cabine du domestique tandis que les deux autres hommes se dirigèrent vers celle de ses employeurs. Ils frappèrent à la porte et demandèrent poliment à parler à la jeune mariée. Cette dernière, quoique surprise, accepta l'entretien. Sans préliminaire, le policier lui demanda si l'homme qui était à ses côtés était bien son mari. La jeune femme prit un air offusqué et répondit que

oui, c'était son époux. Le policier l'accusa de mentir et entreprit de fouiller la cabine, aidé par le contrôleur. Au bout de quelques minutes, ils trouvèrent, dans le sac à main de la jeune femme, une lettre sans enveloppe qui retint leur attention. Elle provenait d'un homme qui s'adressait à son épouse et l'informait qu'il allait être fusillé dans le mois qui suivait. Il lui demandait de trouver une solution pour le faire évader et lui conseillait d'aller trouver un parrain du milieu surnommé « le gros Georges » qui pourrait l'aider à trouver des hommes de main et à se procurer des faux papiers. Il finissait sa lettre en lui disant qu'elle devait se dépêcher car son temps était compté. A peine les deux hommes avaient-ils fini leur lecture que les agents, qui avaient été chargés de fouiller la cabine du domestique, frappèrent à la porte dans le but de faire leur rapport. Ils informèrent leur supérieur que les malles des faux jeunes mariés étaient remplies de suffisamment de dynamite pour faire sauter un bâtiment. Sur cette information, le policier se tourna vers le jeune couple et leur signifia leur arrestation.

1640 mots